

# Roche

Heureusement que j'avais pu être dispensé de ma mission à Hinche. Ainsi, j'ai pu assister à la conférence de Gérardin, et surtout intervenir au collège Contemporain devant les élèves de la seconde à la terminale, avec Céлом dans les deux cas.

C'est maître Jeanty qui m'avait embarqué dans l'affaire. Chaque fois que je pensais à lui, une scène précise me revenait, toujours la même, comme si je l'avais vécue la veille.

\*

L'école, je l'avais fréquentée tardivement, les après-midis, envoyé par « Matante », contre l'avis de son mari d'ailleurs. Mais « faveur n'est pas un droit. » Ce n'est qu'une fois terminées les corvées qui m'étaient assignées que je pouvais enfin attraper mon cartable et filer. Évidemment, j'arrivais à l'école presque toujours en retard.

Cet après-midi là, maître Jeanty était déjà en chaire. Sur le pas de la porte, j'essayais d'attirer son attention quand il a dirigé son regard vers moi. Et, à ma grande surprise, au lieu de la remontrance qu'aurait pu lui inspirer mon quart d'heure de retard, il me demanda : « Dites-moi, Roche, vous êtes chez vos parents ? »

Avait-il alors mesuré à quel point sa question allait me mettre à nu devant mes camarades ? Je ne pense pas. Par contre, je me souviens encore de la honte qui m'avait saisi d'un coup. « Je vois », avait simplement dit maître Jeanty, mon silence embarrassé l'ayant suffisamment renseigné.

Étirant le cou, il se frotta le menton, avant d'en déduire tout bonnement, et sans baisser la voix : « Vous êtes chez des "bienfaiteurs". »

Et voilà : tout le monde savait maintenant que j'étais un de

ces enfants que l'on désigne bien souvent d'un mot pire qu'une insulte : un *restavèk*, autant dire un petit esclave, propriété négligeable d'une famille qualifiée elle, presque toujours, de « bienfaitrice ».

Tête baissée, j'étais resté paralysé comme après l'aveu d'un forfait que je n'aurais même pas pu commettre.

Malgré cela, maître Jeanty était resté pour moi un bon professeur, veillant à me protéger, à me conseiller durant les trois années que j'avais passées là, et même au-delà quand j'avais cherché ma voie comme jeune adulte. Comment alors aurais-je pu encore lui en vouloir ?

Quand je l'ai vu arriver ce début décembre, dans mon bureau au ministère, il avait hésité une seconde avant de s'exclamer : « Mais... c'est Roche ! »

Après avoir échangé quelques nouvelles, il me félicita sur mon parcours professionnel, heureux aussi de me savoir en famille avec déjà un aîné à l'université, puis il m'exposa à sa manière le motif de sa démarche. Il avait créé tout seul une plantation de palmiers à Grossource, une localité de Gressier dont il était originaire : « Les premiers pieds sont déjà en terre. Je suis prêt à répliquer le travail dans d'autres endroits de la commune, mais j'arrive maintenant à court de plantules. C'est la raison de ma présence ici. »

Pour moi, c'était non seulement extraordinaire de me trouver face à mon ancien professeur, mais, encore plus, d'être devenu l'homme en mesure d'épauler ce citoyen dans une telle action exemplaire au service de l'État.

– Maître Jeanty, c'est notre raison d'être que de permettre ce genre de démarche vitale pour tous. Mais puis-je vous demander pourquoi vous avez choisi uniquement des palmiers ?

Il se lança dans un exposé sur ce ton bien à lui qui me ramena trente ans en arrière :

– Le palmiste – ce n'est pas à un garçon comme toi que je vais l'apprendre – est pour tout Haïtien symbole de dignité et

de fierté. C'est l'arbre qui ne fléchit pas, quelle que soit la force du vent. C'est pourquoi il signe en quelque sorte notre drapeau. Du point de vue écologique, tu le sais aussi, c'est un arbre propice au reboisement, parce que bien des espèces d'oiseaux qui le fréquentent favorisent, comme le vent ou certains insectes, la pollinisation permettant aux végétaux de se reproduire.

– Maître Jeanty, je vous connaissais comme professeur de grammaire, mais vous auriez pu tout aussi bien enseigner la botanique. En vous écoutant, je pense à un jeune passionné que vous seriez content de connaître.

Évidemment, c'était à Céлом que je pensais.

– Il étudie où ?

– Au collège Contemporain.

Il sursauta presque, tendant une fois encore le cou, avant de poser sur moi un regard en coin, et de prendre un ton quasi-solennel

– Mon cher, notre rencontre d'aujourd'hui ne peut être fortuite.

Il plaqua sa main sur le bureau comme on touche une bible avant de prêter serment, puis il poursuivit :

– Figure-toi qu'on m'a demandé de m'adresser prochainement, le 7 janvier précisément, à des jeunes de ce lycée privé sur le thème des enfants en domesticité. J'ai la possibilité d'y inviter un autre intervenant. Or, si je me souviens bien, c'est une question dont la vie t'a rendu expert, non ? Est-ce que ça t'ennuierait que je te propose ?

J'étais très touché. Lui qui m'avait aidé à traverser la pire période de mon existence voulait maintenant qu'elle devienne un enseignement pour d'autres. Aujourd'hui comme hier, les enfants en domesticité sont toujours aussi maltraités, et ce dans une indifférence presque générale. Je ne pouvais pas refuser.

Et puis j'étais si heureux de saisir la chance de renouer avec ce personnage de mon enfance. J'imaginai déjà qu'il pourrait m'aider sur les projets que je mijotais pour les jeunes. Ils ont tant besoin d'apprendre, de se sentir utiles, valorisés, aussi bien ceux des campagnes désolées que ceux qui viennent gonfler le nombre

de laissés-pour-compte dans la capitale, comme Mickenson par exemple. Leur donner l'occasion de travailler la terre, de renouer avec la nature tout en leur permettant l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, marier ainsi nature et culture, ça vous fait des hommes solides, non ?

Mais je n'ai pas voulu m'avancer davantage, préférant d'abord en parler au professeur Gérardin, et peut-être à Fati qui vient chaque semaine faire une animation avec des livres au centre d'accueil où je donne bénévolement des cours d'alphabétisation.

\*

L'après-midi en question, Céлом était bien sûr assis au premier rang parmi ses camarades. M'ayant vu le saluer, maître Jeanty l'identifia d'emblée :

– Voilà donc notre futur botaniste défenseur de l'environnement. Il faudra qu'un jour Roche vous amène chez moi, jeune homme.

Il n'eut pour réponse qu'un sourire intimidé.

Mon ancien maître m'introduisit comme un spécialiste de la condition des enfants en domesticité, soulignant sa fierté de me compter parmi ses anciens élèves. Mon auditoire sembla d'abord surpris, peut-être par mon physique, de me voir monter pour m'installer au pupitre du conférencier :

– Les amis, si j'ai accepté de venir m'adresser à vous aujourd'hui, ce n'est pas pour vous infliger un exposé savant. Non. Laissez-moi simplement vous raconter une histoire...

Le public se montra plus attentif.

– ... l'histoire d'un garçonnet, confié par ses parents – je dis bien « confié » et non pas « vendu » – à une de ces *Dames Sara* qui, comme ces oiseaux, vont et viennent entre villes et campagnes. Cette femme avait promis de le placer à Port-au-Prince chez des « bienfaiteurs » censés lui offrir une scolarité, autrement inaccessible aux enfants des *mornes* de notre pays *en dehors*. Sa première école allait être d'un tout autre genre : alors qu'il n'avait

pas encore sept ans, ce garçon habitué à courir librement la campagne, à aider ses parents aux travaux des champs, allait du jour au lendemain se retrouver pratiquement enfermé, attaché aux travaux les plus ingrats de la maison.

Ce n'est qu'à l'âge de dix ans – après un stupide accident dont je vous passe les détails – que ses « bienfaiteurs » consentirent à l'envoyer comme promis à l'école du soir. Et c'est là, pour la première fois, qu'il entendit parler de Toussaint Louverture, impressionné de découvrir que le visionnaire de la nation haïtienne avait appris à lire, seul, à l'âge de quarante ans. L'enfant acquit dès lors la certitude qu'il pouvait en faire autant. Bientôt, il maîtrisa lecture et écriture, à l'insu même de ceux chez qui il restait taillable et corvéable à merci, et qu'il appelait « ses parents adoptifs ». Sa fringale d'apprendre étonna tant son entourage que ses « bienfaiteurs » acceptèrent de le laisser poursuivre ses études, à la condition qu'il continue, dans le même temps, à assumer ses tâches domestiques.

Dans la classe, le silence s'était fait presque religieux. Céлом n'en finissait pas d'écarquiller les yeux.

Ce que j'ai dit à cette conférence, je pourrais le répéter ici phrase après phrase. Mais, au fur et à mesure qu'émergeaient certains épisodes de mon enfance, c'est l'émotion me nouant la gorge qui restera marquée en moi.

Au début, le ton neutre, j'avais décrit ce garçonnet à cheval, accroché à cette *Dame Sara*, tourné jusqu'à se tordre pour apercevoir une dernière fois le village d'où ses parents n'osaient même plus lui faire signe.

– Et huit ans plus tard, on lui annonça, comme un fait parmi d'autres, le décès de son père qu'il n'avait jamais revu. Une blessure encore ouverte.

Dès lors, les réactions des jeunes m'assaillirent

– Mais pourquoi ces parents abandonnent leur enfant à des personnes qu'ils ne connaissent même pas, sans venir voir s'ils sont bien ?

Un autre, un rien troublé, tempéra :

– C'est pas toujours que ces enfants sont maltraités.

D'autres encore choisirent de se taire, et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que, chez eux, ils étaient peut-être servis par des enfants plus jeunes qu'eux, ou à peine plus grands, et que personne ne leur apprenait à respecter.

Comment leur faire comprendre ?

– Est-ce qu'on saura jamais la souffrance des parents qui ne peuvent pas donner le nécessaire à leur enfant, espérant qu'il le trouvera dans une autre famille ? Et qui sait ce que serait devenu ce garçon si les siens l'avaient gardé, sans pouvoir prendre soin de lui ?

Bientôt, j'ai senti que le moment était venu de jouer cartes sur table

– Je peux vous le dire après tout : ce garçonnet... c'était moi.

Le murmure qui, alors, parcourut l'assemblée ne m'arrêta pas :

– Dans les pires événements qui arrivent au cours de la vie, un bonheur peut parfois se cacher dans une coquille de malheur. Le garçon que j'étais a toujours vécu cette dualité, tirant parti des paradoxes, comme l'avait d'ailleurs fait ma propre mère. Probablement, elle savait qu'en arrivant à Port-au-Prince, son fils pourrait être l'objet de mauvais traitements, mais elle savait aussi, qu'en retour, il obtiendrait quelque chose qui le différencierait des autres gamins laissés dans la savane. Le jour de ma naissance, mes parents m'avaient nommé Dieuvelom. Mais lorsque je suis arrivé dans cette famille, à Port-au-Prince, dès le deuxième jour dans cette maison bourgeoise, ma « bienfaitrice » m'avait baptisé Roche. Ce mot qui, au départ, sonnait plutôt comme un quolibet, a fini par devenir pour moi un signe de résistance, ce petit caillou qu'on ne pourra jamais croquer quand il se glisse sous la dent parmi les grains blancs du riz. Vous connaissez ce proverbe *Pami diri tiwoch gouste grès*. C'est exactement ça : jeune garçon, je me suis retrouvé comme un petit caillou au fond d'une chaudière de riz, et toute la graisse dont je pouvais profiter, j'en ai profité. Ce fut ma façon à moi de résister.

L'événement grave que je n'avais fait qu'évoquer, et qui pourtant, tous les jours de ma vie, se rappelle à moi, c'est cet accident qui m'était arrivé à huit ans : une mauvaise chute alors que je

jouais avec les garçons de mes « maîtres », si je puis dire, ce qui m'était strictement interdit. Je me fis, en tombant, une double fracture ouverte. J'ai souffert sans me plaindre, sachant que j'avais bravé l'interdiction. Personne n'a jugé utile de vérifier mon état sérieusement. Pour tout suivi, on m'a donné des béquilles, et j'ai moi-même bientôt constaté que ma jambe droite, celle de la fracture, restait quelques centimètres plus courte que la gauche. Des mois, des années plus tard, une évidence s'est imposée : j'aurai désormais le corps déformé, et serai bon à boiter pour le restant de mes jours.

Je n'avais pas parlé non plus de la petite fille d'en face, si maltraitée qu'elle avait tenté de fuir, prenant le risque d'une correction terrible de ses maîtres. La nuit suivante, elle était venue se réfugier dans la cahute du jardin où les domestiques allaient faire leurs besoins. Surprise dès l'aube, la petite, prise de panique, avait plongé dans la fosse à purin pour s'y cacher. Ce n'est que vingt-quatre heures plus tard que les pompiers avaient pu la tirer de là *in extremis*. Mon militantisme n'était donc pas fondé sur ma seule expérience, mais sur celle de tant et tant d'enfants victimes, comme moi, de ces situations iniques.

Il ne me restait plus qu'à conclure :

– Voilà, chère jeunesse qui porte l'avenir de notre pays, une mémoire d'enfant restée intacte parmi tant d'autres qui vivent ces mêmes choses, et encore aujourd'hui. J'ai traversé des déserts, souvent privé de toute bienveillance, mais quelque chose m'a permis de tenir : la conviction que mes parents n'avaient pas agi par manque d'amour, mais par manque de choix. Les droits des enfants, leur protection, on ne peut pas les envisager sans soutenir les parents. Combien de fois n'ai-je pas entendu : « Nos enfants, c'est notre seule richesse » ?

À cet instant, ma voix se brisa, maître Jeanty se leva alors le premier, déclenchant les applaudissements de l'auditoire. Exténué, je me suis rassis, croisant le regard intense de Céлом qui, lui aussi, ignorait jusqu'alors tout de cette part de moi-même.